

Industries textiles

Tissage Bazin et Peulevey, 14, rue Duhamel, Lisieux

Charles Fleury (1819-1899), architecte à Rouen, construit en 1853 un tissage de draps (c) (carte postale, début XX^e siècle, coll. part.) pour Alphonse Bazin et Théodule Peulevey, maire de Lisieux. L'établissement, augmenté d'un séchoir vers 1866, d'un bureau et de magasins vers 1875, s'inscrit dans un quadrilatère compris entre les rues Duhamel, Bocage, Fleuriot et des logements se dressant le long de la rue Lecouturier. Acquis par Placide Laloy et Léon Bertin en 1897, il est cédé en 1898 à la ville de Lisieux qui le transforme en maison du peuple, puis en casernement de réservistes.



En 1921, il abrite une usine de tapis à points noués ou sarrazin. Toute activité industrielle cesse en 1926. Un ensemble d'immeubles locatifs occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne usine, dont seuls témoignent quelques rares détails architecturaux (a). La Vue perspective à 44 mètres de hauteur [...] de l'usine (b), dessin aquarelle de L. Louet, réalisé en 1872 (musée de Lisieux), reproduit fidèlement l'organisation du site. Ce dernier s'inscrit toutefois dans un paysage imaginaire, où émergent plusieurs cheminées fictives.



Tissage Fresnel, 8-8 bis, rue d'Alençon, Lisieux

Le drapier Victor Fresnel fait également appel à Charles Fleury en 1869 pour la construction de son tissage, rue d'Alençon (d). Au début des années 1880, celui-ci comprend un atelier de fabrication, où travaillent sept ouvriers, une maison et une conciergerie. Exploité en 1900 par Marcel Passeret, détenteur d'ateliers de filature, de carderie, de foulure, d'apprêt et de teinturerie rue aux Fèvres (détruits), l'établissement est acquis vers 1903 par Modeste Guinet, qui le transforme en annexe de sa corderie de la rue Lecouturier. Les bâtiments sont détruits en 1944, à l'exception de l'ancien atelier de tissage. Profondément modifié dans ses parties basses pour abriter des magasins, celui-ci porte un ensemble d'inscriptions (date, nom de l'architecte, dénomination) qui rappellent sa fonction originelle.



Usine de rots du Camp-Franc, 13-15, rue Ferdinand-Dauvin, Lisieux

Plusieurs activités relevant de l'industrie textile se sont exercées sur le site du Camp-Franc, rue Ferdinand-Dauvin, à Lisieux (e) (carte postale, début XX^e siècle, coll. part.). Une usine d'apprêt de frocs est d'abord installée vers 1828 par Vasseur, Gilotin et Biwet, prénoms d'Auguste Vimont. Acquis l'année suivante par Adrien Gilotin, elle est augmentée en 1830 d'une fabrique de rots (peignes à tisser) construite en association avec l'ingénieur Charles de Bengues et l'industriel Louis Jean François Desbrières. Au moyen de quinze machines donnant du travail à trente ouvriers, elle produisait annuellement dix millions de broches et dix mille peignes à tisser en 1844. Équipée de deux roues hydrauliques verticales et d'une machine à vapeur en 1851, rénovée en 1853, agrandie vers 1871, l'usine Gilotin est acquise par Louet et Dudouin en 1906 et affectée à l'effilochage de chiffons de laine. Deux ans après l'arrêt de cette activité textile, en 1906, l'entreprise Costes acquiert les bâtiments et y installe une fabrique de selles pour cycles et vélomoteurs. L'établissement, qui occupait cinquante employés en 1972 et produisait six cent mille pièces, est désaffecté depuis 2001.



Moteurs Ressources hydrauliques

Mouliniers et industriels ont naturellement mis à profit le réseau remarquablement dense de cours d'eau qui traversent le Pays d'Auge. Les ruisseaux les plus modestes, à peine alimentés en période de sécheresse, ont ainsi longtemps procuré l'eau aux roues des moulins. Mais ce sont surtout les deux fleuves majeurs, la Dives et la Touques, et leurs principaux affluents qui ont été sollicités. Prenant sa source à Champhaut, dans le département de l'Orne, parcourant le pays sur une soixantaine de kilomètres, la Touques (a) est grossie d'une trentaine d'affluents, parmi lesquels l'Orbiquet et la Calonne. Aujourd'hui surtout réputée pour ses truites de mer, elle a été reconnue rivière navigable jusqu'en 1926. En 1447, l'évêque de Lisieux avait fait procéder à des dragages pour permettre aux bateaux d'atteindre cette ville, mais ce n'est guère qu'entre Le Breuil-en-Auge et la mer que des gabarres transportaient produits agricoles et divers matériaux : chargés ou déchargés sur des quais aménagés à Port-l'Évêque, au Breuil-en-Auge [...] ou à Tourgéville ». Des les années 1840, les voies terrestres lui étaient cependant préférées. Large de 6 à 12 m, offrant un débit moyen de 13,5 m³ par seconde, elle alimente 41 établissements au XIX^e siècle. Son principal affluent, l'Orbiquet, jette d'une resurgence à La Forêt-Abernon (b), au sud d'Orbec : son débit moyen (environ 450 l/s) en fait la quatrième source vouclusienne de France. Cette remarquable force hydraulique avait permis d'installer un premier moulin à une cinquantaine de mètres de la source, dont il ne subsiste plus que la roue, restaurée entre 1997 et 2002 par le Conseil général du Calvados. Jusqu'à son confluent avec la Touques, à Lisieux, l'Orbiquet ne mit pas moins de 71 moulins et usines en mouvement.



Roues et turbines



Les roues verticales qui équipent les établissements hydrauliques de l'arrondissement de Lisieux sont de type par en dessous ou de côté. Simples roues à aubes pour les plus modestes d'entre elles, elles sont le plus souvent de type Poncelet ou Sagebien lorsqu'elles sont destinées à mettre en mouvement les nombreuses machines qui, au XIX^e siècle, équipent les usines textiles. Plusieurs propriétaires de moulins, à bûle et à tan notamment, n'ont cependant pas hésité à se doter eux aussi de ces moteurs performants. La roue du moulin dit du Pont-de-Pierre (c), à Orbec (p. 26), encastrée dans un bâtiment en brique, est une roue de côté. Offrant un diamètre de 4,40 m et une largeur de 1,60 m, elle a été livrée par les « Fonderies et ateliers de construction mécanique Ch. Chevalier » (ancienne maison Forget), de Verneuil-sur-Are (Eure). L'armature métallique des deux roues installées de part et d'autre des rives de la Dives (e) à Saint-Pierre-sur-Dives, dans le quartier dit des Tanneurs, pour animer les pressoirs de deux moulins à tan, évoque un modèle Poncelet, bien qu'elles soient beaucoup moins larges que le modèle conçu en 1823 par leur inventeur, Jean-Victor Poncelet (1788-1867). À Saint-Denis-de-Mailloc, le moulin de la Forge, à usage de moulin à foulon jusqu'en 1875, conserve



une roue de côté de type Sagebien à armature métallique et pales en bois, large de 4,47 m et d'un diamètre de 5,40 m (f). Les travaux entrepris « vers 1853 » pour remplacer les deux moteurs hydrauliques utilisés en 1837 concernent peut-être l'installation d'une telle roue : mise au point en 1849-1850 par l'ingénieur Alphonse Sagebien (1807-1892), présentée en 1855 sous forme de dessin à la première Exposition universelle de Paris, elle donne lieu à une prise de brevet en 1858. L'usine du Pont-d'Oully, à Oully-le-



Fromageries industrielles



Fromagerie Bisson, 64-68, rue Marcel-Gambier, Livarot

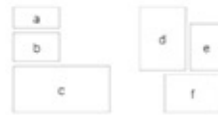
La fromagerie Bisson, à Livarot (b) (carte postale, début XX^e siècle, coll. part.), est construite en septembre 1902 pour Georges Bisson, en remplacement de celle créée vers 1874 par son père, Désiré Bisson, à la ferme de Quélvru, dans la commune voisine de Sainte-Marguerite-de-Vieille. Selon la tradition, une partie des briques de ce premier établissement aurait été utilisée pour édifier la nouvelle usine. Celle-ci se dresse à proximité de la fabrique de boîtes de fromages de Georges Leroy (p. 31) et de la gare de Livarot, desservie par la ligne de chemin de fer reliant Sainte-Gauburge au Mesnil-Mauger. Cette dernière, déclarée d'intérêt public en 1875 et achevée en 1881, permettait de rejoindre la ligne Paris-Cherbourg et donc d'approvisionner de précieux marchés. La production commence en 1907. Affectée initialement à la fabrication de livarots, la fromagerie se consacre rapidement à celle de camemberts, livrant quotidiennement 4 000

boîtes en 1927. À partir de 1936, elle est exploitée par la S.A.R.L. Établissement Georges Bisson. L'achat de la fromagerie voisine de Montaudin, au Mesnil-Bacley (p. 44), en 1950, est l'occasion de récupérer un nouveau marché laitier. Acquis à son tour par le groupe Besnier en 1970, la fromagerie Bisson cesse de fonctionner en 1983. Elle occupait alors 35 employés. La plupart des bâtiments ont, depuis, été détruits. Le seul bâtiment subsistant, sur le mur sud duquel Georges Bisson avait fait apposer une plaque publicitaire en carreaux de céramique émaillée (a) rappelant les distinctions qui avaient reconnues la qualité de ses fromages, a été rénové de 2000 à 2008 un musée des Ateliers de l'art du fer. Le logement original de Georges Bisson est également en place, en bordure de la rue Marcel-Gambier : il avait été transformé en bureaux après 1911, date à laquelle l'entrepreneur fromager se fit construire sur une parcelle voisine un nouveau logement patronal plus ostentatoire, dit manoir de l'Isle (p. 79).

Fromagerie Graindorge, 42, rue Général-Leclerc, Livarot

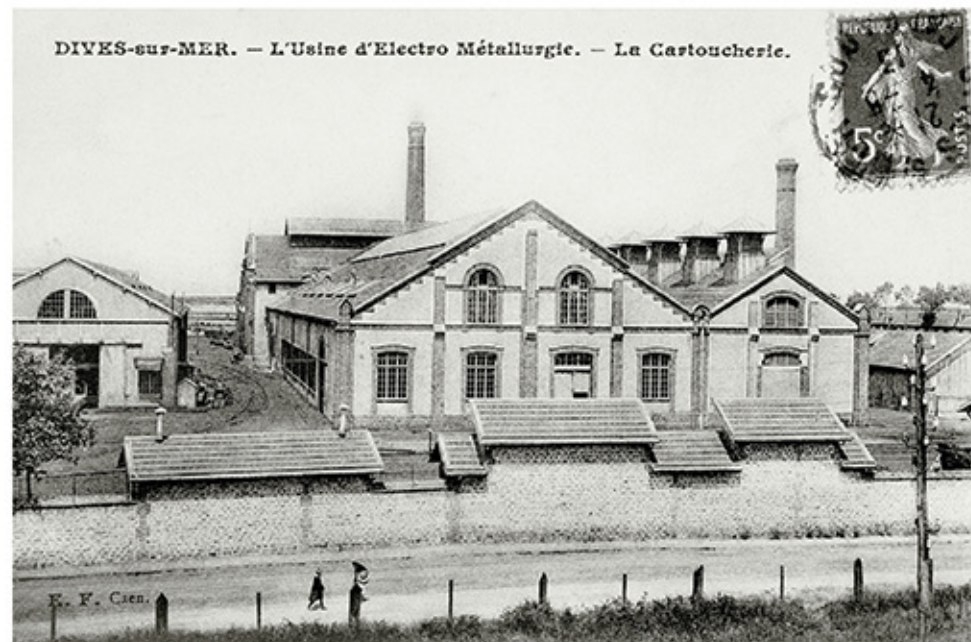
Les bâtiments de la fromagerie Graindorge, à Livarot (c), ont été inaugurés le 24 septembre 2004. Ils occupent l'emplacement de l'usine fondée en 1976 par Bernard Graindorge, détruite par un incendie en février 1999. Originaire du Pays d'Auge normand, la famille Graindorge s'adonnait à la fin du XIX^e siècle à la fabrication de livarots qu'elle vendait à des affineurs sur les marchés de Vimoutiers et de Livarot. Vers 1920, Eugène Graindorge aménage dans cette dernière ville des caves d'affinage. Cinquante ans plus tard, son fils Bernard rassemble à Livarot l'ensemble des activités et passe d'une fabrication artisanale à une production industrielle. En 1998, la confection de camemberts AOC vient s'ajouter à celle des livarots. Le groupe Graindorge exploite aujourd'hui, outre l'usine de Livarot, les fromageries de Saint-Loup-de-Fribois et de Saint-Désir (Calvados), du Plessis à Neaumesnil (Eure) et du Pays de Bray à Neuchâtel-en-Bray (Seine-Maritime).

Les bâtiments de la nouvelle usine, reprenant les matériaux couramment mis en œuvre en Pays d'Auge (brique et poutres de bois) sont l'œuvre d'Auxilium Ingénierie. Ce cabinet d'architecture et d'ingénierie technique industriel, installé à Châteaugiron (Ille-et-Vilaine), a notamment livré en Basse-Normandie les usines du groupe Maitres laitiers du Cotentin à Sottevast et Volognes (Manche), et celles de Nestlé Nutrition à Creully (Calvados). Un circuit de visite permet de découvrir les différentes phases de la production du fromage à travers un couloir de galeries vitrées. Collecté auprès d'environ cent soixante producteurs, le lait, dont cinq litres sont nécessaires pour la confection d'un livarot, subit un premier contrôle bactérien à son arrivée à la fromagerie. Partiellement écrémé, il est stocké dans des cuves pour une parfaite maturation et pour permettre le développement des microflores. Réchauffé, il est ensuite emménagé pour donner un caillé, découpé puis brassé. Après soutirage du lactosérum ou petit lait, le caillé est déposé



dans des moules que les fromagers retournent plusieurs fois pour en assurer l'égalité. Les fromages blancs obtenus après démoulage sont sautés au sel sec puis transportés dans les halliers pour y être affinés (f). Lavés, brossés et retournés périodiquement, ils développent une croûte orangée sous l'action du *Brevibacterium linens* ou ferment du rouge, pour être enfin cerclés de lèche, ou roseau de mûre (e). Livarots et pont-l'évêque (d) sont ensuite emballés, avant d'être commercialisés. Un musée, présentant d'anciens outils de fabrication et une salle ludique à destination du jeune public, complètent ce programme de découverte industrielle.





Tréfileries, Dives-sur-Mer

À la fin du XIX^e siècle, des recherches sont engagées pour permettre la production de pièces en cuivre rouge (tubes, planches...) de meilleure qualité que celles jusqu'alors obtenues par la galvanoplastie, qui se révélait impropres aux usages industriels. En avril 1888, deux ingénieurs anglais, les frères Francis Edward et Alexander Stanley Elmore, élaborent à Leeds un procédé de fabrication de tubes sans soudure, par électrolyse. Trois ans plus tard, Pierre-Eugène Secrétan (1836-1899) prend la direction de la société Elmore's French Patent Copper Depositing Company Limited, créée par les inventeurs pour promouvoir leur découverte en France. Né à Souzy, en Haute-Saône, d'une

famille modeste – son père est chef cantonnier –, Secrétan exerce de 1876 à 1896 la fonction d'administrateur-directeur de la Société industrielle et commerciale des métaux, laquelle ne regroupe pas moins de six sociétés spécialisées dans l'exploitation du cuivre, du plomb et de l'étain, et occupe plus de trois mille employés. Proche des milieux artistiques, Secrétan se constitue une importante collection de tableaux. Promu chevalier de la Légion d'honneur en 1878, il offre cette même année à Frédéric Auguste Bartholdi (1834-1904) trois cents feuilles de cuivre laminé pour la réalisation de la statue de la Liberté. Le sculpteur, qui figure parmi les investisseurs de ses entreprises, réalise son buste en bronze (b), qui trône à l'entrée de l'usine de Dives de 1901 à 1965.

Des terrains à bon marché, la présence d'une voie ferrée et celle d'un estuaire d'échouage sont autant de raisons qui ont conduit Secrétan à établir une usine d'électrometallurgie à Dives-sur-Mer en 1891, dont l'activité débute en 1892 (c) (carte postale, début XX^e siècle, coll. part.). Si l'ensemblement de la Dives mit à mal les perspectives d'approvisionnement en matières premières et d'écoulement des produits, l'usine a néanmoins poursuivi ses activités jusqu'en 1965. De lourds investissements, imposés par un procédé qui se révélait encore imparfait, conduisent à un dépôt de bilan en 1893. Secrétan crée alors une nouvelle société le 30 juin, la Société française d'électrometallurgie, et fait construire de nouveaux ateliers (minimoirs, tréfilerie...) et une centrale thermique afin d'assurer



la fourniture de l'électricité nécessaire au traitement du cuivre par électrolyse. La production (planches, tubes et fils) passe de 1 268 tonnes en 1894 à 5 500 tonnes en 1895 et 6 900 tonnes en 1900. La Marine, l'armée de Terre, les compagnies du chemin de fer, les chantiers de la Méditerranée et de la Loire, les usines du Creusot comptent parmi les principaux clients. En 1901, la Société française d'électrometallurgie devient Société d'électrometallurgie de Dives. Un atelier de cartoucherie est construit en 1906 (a) (carte postale, début XX^e siècle, coll. part.), livrant l'année suivante des douilles d'obus. En 1910, vient s'ajouter le travail du laiton, puis celui du plomb et de l'aluminium. Le laminage de ce dernier métal est abandonné

vers 1930, au profit de celui du bronze et du maillechort, alliage de cuivre, de nickel et de zinc. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, ont été installés des fours électriques (1926), de nouveaux ateliers (1929) et une nouvelle centrale thermique. L'usine, qui occupait en 1891 une superficie totale de 14 hectares, s'étendait en 1930 sur un peu plus de 21 hectares (d).

